DANS LA LAGUNE

I

À : lafarge78@east2w.com
Objet : conte de noël II/II

Cette semaine les 3 rois mages se sont enfin éloignés. L'un d'entre eux a même fini par basculer au-dessous de la ligne, bon débarras. Du coup, la brume est moins dense, et, hier pour la première fois, un ciel étoilé est apparu vers l'horizon le moins lumineux. La température est vraiment plus clémente, en moyenne à 35°C ; en plein hiver d'Europe, ça fait du bien. Arturo : "à Noël sur la lagune, il fait aussi bon qu'à Pâques." C'est sans doute un trait d'humour. D'affreux coups de soleil sur le nez m'ont convaincu qu'ici aussi, les UV ne sont pas à négliger, surtout maintenant que la couche de vapeur n'est plus assez forte pour les arrêter. Les animaux ne se manifestent plus ; le froid, ou peut-être ces sataniques rayons, les maintiennent en profondeur. Par conséquent, nous jouissons d'une paix royale. C'est les vacances ! J'ai tendu des toiles de tente sur la plate-forme.

Le ballon est prêt. Lancement prévu en fin d'année. Le chenillard amphibie pose encore des problèmes ; on a voulu le rendre semi-intelligent, et il est devenu semi-crétin. Au moins, quand il était crétin à part entière, ça ne se remarquait pas. A son propos, Primo a un gros doute : puisqu'on ne voit aucune pyramide à l'horizon, il y a fort à parier qu'elle n'est pas dans le coin. C'est presque une lapalissade, mais du coup : qu'est-ce qui nous prouve qu'il faudrait se mouiller pour y aller ? Est-ce qu'un robot amphibie était nécessaire ? Un dirigeable aurait été plus approprié, peut-être.
Sinon, j'ai bien regardé partout dans les archives ; il est suggéré en trois endroits que des gens ont vu cette bâtisse. Et les auteurs ajoutent finement qu'aucun n'est revenu pour témoigner... Dans ce cas comment le sait-on ?

Moi je ne crois rien, selon ma coutume ; j'en sais encore moins, donc je reste ouvert à tout. C'est le propre de l'ignorance bien conduite. Pas encore de nouvelles de la fiole d'eau du lac.

Lucas

À : lucas@corsofrance.org
Objet : Re : conte de noël II/II

Je rentre le 3. J'ai une idée, pour ce qui est de l'équipement dont nous parlions après la rencontre avec le mollusque. Un type qui a longtemps bossé dans le Sud profond, et qui, de par sa profession, et aussi par goût, avait pas mal de matos et n'a jamais tout à fait raccroché. Il plairait à Karine, car il a vécu au Vanuatu et ailleurs dans l'arc Indonésien. Il connaît des bonnes histoires. C'est le roi de la démerde en milieu tropical extrême, et il sait la valeur de ce qui, dit-on, est d'or.
Je change de sujet : as-tu par hasard des échos d'une rumeur qui circule à propos d'un possible effondrement prochain de Bételgeuse ? Ça ressemble assez à de l'intox. C'est dans ta partie, tu devrais pouvoir me dire. Présupernova, ou blabla ?

Hec.

À: lafarge78@east2w.com
Objet: betelgeuse

Presupernova : les chasseurs de hoax ont mis en ligne un papier disant que c'était bien un canular. Mais, en voulant relire leur page pour avoir l'original du message, j'ai vu qu'elle n'était plus disponible.
Donc a priori cette info devait être un peu vieille et pas trop lue puisqu'ils l'ont enlevée. Si on gardait toutes les daubes qui circulent, on serait beau. Sinon le robot est presque fini. All the best ! Lucas.

À: lafarge78@east2w.com
Objet: betelgeuse suite + Abner

Re-salut. Je reviens à cette histoire. Il y a mieux ! Tu sais, le virus Abner, qui pourrit la vie à tout le monde en ce moment. Tous les sites de la NASA jusqu'aux serveurs d'astro libre sont en rade, et on accuse la série Abner.
En effet, toutes les pages qui parlent du ciel sont en erreur 404. J'ai fait des tests sur des adresses que je connaissais, même sur des trucs perso mal connus : 404.
Primo a vérifié : il a mis un texte sur une vieille étoile du cinéma : rien. Puis il a essayé avec un texte sur les astéroïdes Joviens : boum ! Avant même d'avoir été référencée par Metasearch, la page a été effacée.

Moralité : soit il y a une censure énorme, soit nous nous faisons Abnérizer... Ce qui pourrait revenir au même... Ce qui revient au même ? Ce qui revient au même ! Abner hait l'espace. Mais comment fait-il ?
Les systèmes sous libre n'échappent pas à la contagion. Ce qui me fait dire que, pour franchir aussi aisément les protections, ce virus doit être d'une espèce encore jamais vue. Donc, ce n'est pas du hoax. Il se passe des chôôses...
Lucas

À: lucas@corsofrance.org
Objet: failure notice

Hi. This is the qmail-send program at hahn.ariadneonline.net.
I'm afraid I wasn't able to deliver your message to the
following addresses. This is a permanent error; etc. etc.

C'est ça, fous-toi bien de ma gueule, c'est sans danger !

Le message m'indiquait ensuite que lafarge78 n'était pas une adresse valide. Mon postérieur est-il un gallinacé immature ? Je fus, comme toujours, stupéfié de l'aplomb avec lequel ce maudit robot osait me raconter que je rêvais, ou que j'étais incapable d'écrire une adresse, ou bien alors que j'étais devenu soudain très très bête. « Écoute, mon gars : je suis désolé, mais j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de soleil dans le ciel. J'ai demandé partout, et personne ne connaît. Tu dois faire erreur. Du reste, il n'est dit nulle part que la Terre tourne autour d'un truc. »

Donc Hector n'existait pas. Bravo ! Il avait disparu des listes. Je fis une recherche sur son fournisseur d'accès, ce qui m'apporta, outre la page d'accueil de l'entité, 12.800 liens où cette société était citée. C'était un peu trop ; je reformulai ma requête avec quelques critères de plus. Mais mon moteur de recherches se fit inerte, insensible, carrément absent, dans la lune, muet, éteint ; pour finir, on me dit qu'il n'était plus accessible. Sidéré (enlevé au ciel ?)

J'essayai sur un autre, même résultat. Pire : une petite infobulle naquit en bas de mon écran, m'avertissant que la qualité du débit des bits en provenance de l'extérieur était devenue exécrable, pour ne pas dire nulle. Cependant, le débit sortant affichait un score olympique. Quelque chose utilisait ma bécane.

J'avançai le bras pour éteindre le modem quand il se mit à clignoter comme un petit arbre de Noël, en essayant de rétablir une connexion. De luisants soupçons m'envahirent. Le réseau venait de sauter.

Puis les choses devinrent vraiment inquiétantes. Je voulus d'abord téléphoner à la *hot line* de mon propre fournisseur d'accès pour comprendre ce qui se passait, mais, selon l'usage, toutes les lignes étaient occupées. Je décidai de contacter Primo, simplement pour entendre quelqu'un ; je savais qu'il était rentré à Paris. Il pourrait peut-être m'éclairer. Un message enregistré m'invita à réessayer ultérieurement. De mon mobile sur le sien, même topo.

En désespoir de cause, j'allumai la radio ; je dus attendre vingt-huit minutes pour apprendre qu'un problème de routeurs avait entrainé des crashes en cascade, occasionnant une rupture totale des communications transatlantiques, puis transeuropéennes (on notera au passage que les journalistes n'avaient toujours pas vu que l'Asie existait), et que c'était une catastrophe aux implications financières incalculables, de l'ampleur d'une guerre, au moins.

Je pris un livre en attendant que cette histoire revienne à l'antenne... Un avion rata son décollage en Malaisie et bousilla douze immeubles, trois autres sombrèrent dans l'Atlantique, tandis qu'au Mexique il y en eut cinq qui tombèrent du ciel. Quelle hécatombe ! Puis un ferry fut immobilisé par des pêcheurs en colère, le dollar grimpa, l'euro baissa, le yuan décolla en flèche. Survinrent ensuite les résultats sportifs introduits par les poulets de Mayenne et là, trop c'est trop, c'en fut trop : à bout de patience, j'éteignis le poste, et dans le silence de la cour monta le roucoulement d'un pigeon amoureux en plein hiver. Je me sentis désemparé. À cet instant, on sonna : dring !

II

« Allez, ouvre, crétin ! » Je reconnus, de Primo, la voix et le style élégant. « Le métro est en rade, il n'y a plus de bus, c'est le bordel total dans cette ville. Il y a des grèves ou quoi ?
— C'est un coup monté par la NSA, la CIA et par d'autres officines dont on ne soupçonne même pas l'existence... Mais oui, tout le monde le dit, sauf les journalistes ; donc ça doit être vrai !
— Qu'est-ce que tu racontes comme bêtises ?
— Des bêtises. J'ai plus grand-chose à boire, descendons...
— Je viens juste d'arriver, et puis tes escaliers, ce n'est pas rien !
— Tu n'as pas soif ?
— Si. Mais je suis crevé... Oh et puis après tout d'accord allons-y. »

Je pris un sac, je fermai, puis nous nous enfonçâmes dans les escaliers, rampes branlantes, échos caverneux. Au loin glougloutait le pigeon.

« Tu venais pourquoi ?
— Il y a Karine qui veut te voir. Elle a convaincu Arturo... Eh dis donc, t'as entendu parler de cette histoire de fous, là ?
— Laquelle ? »

Primo s'arrêta sur un palier : « Sur ma liste de discussion, un type du Texas qui a le chic pour toujours envoyer des messages off-topic nous a dit qu'une l'étoile allait faire une supernova, avec un lien vers une page qui en parle. Tu te rends compte ? Une page qui a résisté à Abner ! Il s'est fait rembarrer mais il y en a qui sont allés voir ; ils sont revenus en disant que les satellites qui surveillaient ce coin du ciel étaient tombés en panne, et que cette info était du coup sujette à caution. Puis ça a dégénéré, le modérateur est intervenu, mais il y avait un groupe d'excités qui ont insisté en annonçant je ne sais quel complot visant les astronomes, et puis tout s'est arrêté ». Arrêté ?

Nous reprîmes notre descente. Rampes branlantes, échos caverneux ; avec, à l'approche du rez-de-chaussée, de délicats relents de poubelle chaude. Arrêté ? Pour le coup, c'est moi qui stoppai. « Primo ? Abner n'est pas normal. Ce n'est pas un ver, ce n'est pas un trojan, il se contente d'écrabouiller les pages web ou de planter des serveurs.... En plus, je me suis fait zombifier ! Et tu me dis qu'une page a résisté ?

— Aaah toi aussi ça te grattouille ?

— Oui... Tiens, faut que je passe à un automate, j'ai plus de liquide.

— Abandonne cette idée ! » On se remit en marche.

« Et pourquoi ?

— Plus de transactions, plus d'infos, le bug de l'an 2000 mais en vrai... Abner voit grand, mon pote ! Et puis les guichets sont fermés à cette heure-ci... T'as un carnet de chèques, oui ? Tu sais, ces trucs en papier... Alors plutôt que d'aller perturber un pauvre commerçant solitaire avec ta carte bleue, allons faire un tour en grande surface, et faisons des provisions. Si ce que je crois est vrai...

— On est dans une merde noirissime, c'est ça ?

— Tu l'as dit, mon poteau.

— Vas-y, raconte-moi... »

Primo s'arrêta dans la cour. On n'arriverait jamais à sortir de l'immeuble.

« Ton histoire de technologie nouvelle, c'est même pas vrai. En fait, ça fait douze heures qu'Abner se copie gentiment sans rien dire dans tous les ordis qu'il trouve. Tout ce qu'on peut dire en fait de nouveauté, c'est qu'il se fiche complètement des pare-feux et de toutes les protections classiques. Tubasa, un copain, l'a isolé sur une grappe d'ordis qu'il a séparée du réseau ; en gros, quand une machine est infectée, elle prépare une petite ligne disant qu'elle est prête à l'emploi. Quand Abner l'interroge, elle envoie ce petit message. Le but de la manœuvre, selon Tuba et d'autres gars, c'est de créer un super conglomérat de zombies qui travaillent tous pour Abner, et peut-être même sous un OS fantôme piloté par Abner.

— Et qu'est-ce qu'elles font, les machines converties ?

— Une vraie secte, hein ? Je te parie qu'elles cassent du code pour pénétrer les gros ensembles. Ce qui nous amène au but final...

— Je vois : qui a été mis dans l'incapacité d'informer ? Les astros. Mais quel rapport avec les banques ?

— Je suppose que quelqu'un de vraiment parano a imaginé que si les astros ne pouvaient plus s'exprimer sur leurs pages, ils en créeraient de nouvelles absolument n'importe où. Donc, tout ce qui parle d'étoiles est écrasé, où que ça se trouve. Et tu sais bien que si tu fais une recherche de sites suspects avec une simple centaine de mots clés, c'est toute la planète qui devient une cible... Des mots comme émission, flux, écrasement, couches, bulle, implosion : ça veut dire des tas de choses, mais si tu veux interdire à quelqu'un d'écrire sur une supernova, tu dois interdire l'usage de ces mots. Du coup, même une page sur de l'eau gazeuse a de bons risques d'être zappée. C'est comme ça... Mon opinion, c'est que la dernière version d'Abner est boguée, et qu'elle casse tout ce qui pourrait se rapporter même de loin à de l'astrophysique. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Et donc les distributeurs de billets sont en rade ?

— Apparemment, les réseaux ont été désactivés, par précaution peut-être... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne comprends pas plus que toi !

— Stop ! En grande surface, réfléchis deux secondes... Si Abner est passé par là aussi, on n'aura rien. Ce qu'il faut, c'est trouver un gars qui a un terminal CB à transactions différées. Ça lit ta carte, mais ça ne se connecte pas tout de suite.
— Je sais ce que c'est, il y a des gens qui en ont encore. Ton idée est intéressante, mais tu ne serais pas un petit peu malhonnête, par hasard ? Qui est la victime ? »

Mais la victime ne daigna pas se laisser faire. Elle voulait du cash et n'acceptait plus les chèques... Un autre type s'excusa lui aussi, et un autre, et encore un autre, et les Chinois ne prenaient jamais les cartes bancaires de toute façon. Les automates étaient en rideau, et je ne me voyais pas dépenser des sommes folles dans un restaurant simplement pour manger ce soir. Nous remontâmes avec une simple canette de bière, récoltée après avoir raclé les fonds de nos poches. Karine nous attendait sur le palier, avec un sac bien gonflé. « Alors les vaillants chasseurs ?
— J'avais oublié de te dire, elle venait elle aussi...
— C'est nouveau cette habitude de débarquer sans prévenir.
— Tu n'es pas joignable ! Regarde, tu ne veux pas de mes beaux raviolis ?
— Eh bien... je crois qu'il y a un Tarn sous la fenêtre.
— Tout à l'heure tu n'avais rien à boire, et maintenant il y a un Tarn ?
— Allumons la télé, pour voir comment ils causent de tout ça. »

Mais il n'y avait pas de télé. Et plus de radio. D'ailleurs, l'électricité nous quitta juste à ce moment-là. Comme je n'avais pas de bougies, ce fut dans l'ombre que l'on déboucha le Tarn et qu'on le but, avec des raviolis tièdes, à la lueur d'une vieille lampe de poche du modèle qu'il faut secouer pour éclairer.

III

La panne complète d'électricité dans tout le monde industrialisé eut un effet que les auteurs d'Abner n'avaient peut-être pas prévu, parce qu'on peut être diaboliquement retors et con comme un balais pour les choses les plus simples : des groupes électrogènes furent mis partout en activité, et des ordinateurs remarchèrent. Des mini-réseaux furent installés, propres, purs, azoïques, désabnérizés. Le virus fut mis en culture. Des cerveaux se penchèrent sur la bête. Chaque gouvernement, pouvait-on supposer, devait être en train de constituer des équipes chargées d'assainir des morceaux de réseau pour refaire tourner les services les plus importants. Mais comment l'affirmer ? La plupart des gens n'allaient plus travailler puisqu'ils ne pouvaient plus se déplacer.

On accusa les Chinois, les Russes, les Coréens, d'avoir attaqué le reste du monde en l'immobilisant ; mais les Chinois, les Russes et les Coréens s'éclairaient eux aussi à la bougie, et, tout comme nous, grelottaient dans des villes qu'aucun chauffage ne tenait plus hors-gel.

Le premier effet de cette panne générale fut le pillage en règle des grands magasins, puis de tout le reste. Le second fut l'arrivée de groupes de soldats aux carrefours. Peu à peu, on vit pousser des tentes, par exemple place de Clichy, où un village fortement armé abrita un dispensaire et un centre de distribution de

vivres et d'eau potable. Les arbres des boulevards furent abattus pour dégager de l'espace, un héliport s'installa sur le pont Caulaincourt, et l'on ne put bientôt plus faire un pas sans devoir montrer ses papiers à des petits hommes verts qui devinrent très, très arrogants, tandis que le civil moyen eut rapidement le net sentiment d'être considéré comme un obstacle.

Dans ce foutoir général, ma petite troupe, à part Hector qui bossait comme un damné, réussit à se regrouper ; on avait prévenu Arturo de ce qui se passait, et il nous attendait. Un premier voyage transféra sur Rapa Nui les divers ateliers de montage du robot chenillé et du ballon, les caves de ces messieurs, les réserves de vivres, les bouquins (indispensable !) et, tout de même, un peu de linge.

Pas moyen d'obtenir de visas pour le Chili, évidemment. Quand nous partîmes pour l'île, nous étions tous des clandestins. Nous ne pouvions même plus passer pour des touristes, puisqu'aucun avion n'arrivait plus là-bas, et que les derniers étrangers avaient été évacués. Pâques était à nouveau isolée du monde, comme elle l'avait été pendant tous les siècles d'avant l'arrivée des blancs. Nous n'y passerions pas inaperçus. Aussi, nous nous installâmes dans les différents sas, et la plate-forme de la lagune devint une espèce de camp de réfugiés d'un style très bidonvillesque. Avec ma clé, je servais de portier.

Les deux gardiennes d'Haïti nous alimentèrent d'abondance avec des fruits du cru ; le monde à l'envers, quand on songe à l'état de délabrement de leur pays, où l'on en est réduit, ordinairement, à manger du pain d'argile[1]. Ainsi, la table d'Arturo fut des plus internationales. Même Hassan passait nous ravitailler avec des figues somptueuses.

À Paris et dans les autres grandes villes de la planète, c'était devenu l'enfer. Des incendies dans tous les coins, quand les gens remettaient en marche leurs vieilles cheminées ; on manquait de tout, rien ne voulait fonctionner, et les mouvements religieux se radicalisaient de jour en jour.

Rapa Nui, qui dépendait beaucoup du continent, vivait elle aussi au ralenti. Il était dangereux d'y tomber malade : les stocks de pénicilline et d'acide ascorbique n'étaient pas infinis, et aucune opération chirurgicale d'importance ne pouvait y être envisagée avant l'arrivée de la Marine, qui de son côté, avait fort à faire pour maintenir la liaison entre les villes Chiliennes et la multitude des villages isolés dans les archipels perdus au fin bout du continent.

Sur Pâques, Primo était presque constamment au bord des larmes ; il revivait, en plus doux toutefois, ce que son arrière-grand-père avait subi pendant l'occupation de l'Europe par les nazis : une existence de souris, constamment dépendante de la bonne volonté de gens qui étaient, somme toute, des étrangers, et qui malgré cela avaient fait preuve de la plus simple humanité, un exploit notable à cette époque. Il sentit confusément ce que pouvait avoir été un Juste. Il n'y avait pourtant pas danger de mort, et Arturo, qui ne recevait de toute façon jamais personne, n'avait eu qu'à ouvrir sa porte Ludienne au fond d'un couloir pour être en état de nous servir sans alarmer le voisinage.

1 Pain d'argile : argile filtrée, beurre, sel. Miam miam.

Mais l'extrême sensibilité de Primo avait une autre cause encore : depuis vingt années, de plus en plus de gens, des familles entières, quittaient les pays européens pour les miracles d'Asie et d'Amérique Latine. L'abandon progressif des droits de l'homme, la mainmise sur les médias et la justice, la radicalisation des discours politiques, les abus de pouvoirs, la corruption, l'impunité de tout ce qui portait un uniforme ou travaillait pour un gouvernement, faisaient qu'en bien des endroits, les gens filaient d'abord dans l'espoir de retrouver un coin où avoir le droit de simplement parler, d'offrir à leurs enfants une instruction décente, une nourriture convenable, de l'eau et des soins pas trop chers.

En Chine, aux USA, on pouvait à peu près ; en Europe on pouvait de moins en moins. Et l'on vit ceci, que des ressortissants de pays où l'on avait eu pour habitude de refouler les immigrés, se virent à leur tour refuser l'entrée, pour toutes sortes de motifs spécieux. Qui n'était pas un réfugié climatique n'avait absolument aucune chance.

Alors, Arturo et son hospitalité toute simple, si évidente, voilà ce qui plongea Primo dans les affres du passé ; lui qui, depuis des années, et malgré sa grande gueule, compatissait aux malheurs de tous ces errants aux trajectoires coupées net, supportait mal d'être placé dans une situation d'où il pouvait, à tout instant, être éjecté par une simple descente de policiers venus sur dénonciation. Nous autres aussi mesurions notre chance, mais moins que lui, car nous n'avions pas, dans nos familles, de telles histoires.

IV

Le quinze janvier, puisque personne n'avait rien de mieux à faire, nous lançâmes le ballon atmosphérique au-dessus de la lagune. L'ambiance était étrange : nous étions envahis par le sentiment d'être dans une sorte de temps intercalaire, où le monde industriel, complètement désœuvré, errait au hasard comme un troupeau de vaches aux alentours de son étable bombardée. Depuis l'invention de la radio, jamais la Terre n'avait été aussi calme et silencieuse.

Sur une autre planète, le ballon s'éleva doucement jusqu'à l'altitude choisie, 8000m : il perça la couche de vapeurs à 2400m, grimpa dans un ciel indigo et s'arrêta en bout de fil. Là, trois objectifs à 180° d'ouverture commencèrent à prendre des images, qu'on rapatriait à mesure. Karine, à Rapa Nui, assemblait les panoramiques, à la plus haute définition possible.

Le ballon resta huit heures perché là-haut, à prendre des clichés toutes les deux heures. À sa descente, le premier document exploitable, celui de 12h30, venait tout juste d'être calculé. Dans son ciel, on y voyait des étoiles.

Bien entendu, ces constellations ne disaient rien à personne ; un logiciel d'astronomie fut mis à contribution pour tenter de repérer quelques points notables qui auraient pu nous donner une idée de la position de cette planète, mais la visibilité des étoiles n'était pas faramineuse, et les quelques 300 astres qui transparaissaient sur les images ne nous donnèrent jamais aucun indice. On abandonna vite cette recherche sans espoir.

Il y avait mieux plus près du sol. La courbure de l'horizon nous donna une estimation du diamètre de cet endroit : en gros 2000km de moins que la Terre. Quelque chose comme une lune, ou une planète voisine, rôdait près de l'horizon vers le sud-est. Sinon, le monde entier était recouvert par une mer de buées devenues presque transparentes.

Nous remballâmes le matériel, puis, une fois la plate-forme dégagée, nous déroulâmes une sonde entre deux stèles pour mesurer la profondeur de l'eau. À quarante-quatre mètres, le poids rentra en contact avec un objet solide. D'autres mesures faites autour de la plate-forme donnèrent des résultats voisins. Nous descendîmes une mini-caméra pour prendre des images d'une stèle par en-dessous ; ce ne fut pas vraiment facile, car les divers fils destinés à contenir la rotation de l'ensemble avaient tendance à s'entortiller. Finalement, Primo réussit à orienter l'appareil vers la stèle d'Haïti et prit des photos tous les deux mètres, jusqu'à vingt mètres de fond. Le résultat fut que cette stèle flottait...

Quelques images prises au hasard montrèrent que c'était tout le carrefour qui lévitait. Rien ne descendait plus bas que huit mètres ; aucune structure ne liait les pierres les unes aux autres, mais, néanmoins, aucune ne dérivait. Encore un gros mystère, mais comme les humains modernes sont environnés d'objets et de structures dont ils ne comprennent, pour ainsi dire, plus rien d'autre que le mode d'emploi, cette énigme supplémentaire ne nous traumatisa pas vraiment. Sur un cliché, on vit le bout de queue d'une sorte de crevette blanchâtre.

Avant de rentrer voir Karine, qui turbinait dans le bureau d'Arturo à monter les vues gigantesques du ballon, nous fîmes une dernière opération avec la caméra : on la déposa tout au fond de la lagune, où elle prit une série d'images à diverses sensibilités ; on la fit tourner au bout de son fil, elle reprit d'autres images. Puis on la remonta, avant qu'une bestiole quelconque ne s'y intéressât.

On remballa le matériel, on désinfecta ce qui devait l'être, et l'on s'apprêtait à rejoindre l'île de Pâques quand Karine vint nous chercher, tout excitée. L'image de 18h30 montrait une anomalie.

Je dois préciser que ces heures étaient des heures locales, *Lagoon Mean Time*, un peu plus allongées que les heures terrestres. À, donc, 18:30 locales, la luminosité baissait sensiblement, grâce à la grosse étoile jaune qui se trempait un peu dans la mer, comme un soleil de minuit, et surtout grâce à la naine blanche qui, en cette saison, se cachait presque entièrement derrière sa grande sœur. Donc la lumière était rasante, et les ombres assez bien tranchées, subtilement bleuies par le troisième astre dont les rayons, courbés par l'atmosphère, venaient depuis sous l'horizon se répandre doucement sur le paysage.

La vue montrait le moutonnement nuageux strié d'ombres longues. La lagune apparaissait en plusieurs endroits, ridée par les courants de surface qui dessinaient des plis dorés, avec des taches de calme où l'eau semblait irisée. Au nord, éclairée de plein fouet par l'étoile jaune, une écaille pointait au-dessus des nuages. En grossissant la vue, on s'aperçut vite que ce n'était pas de la vapeur, et que c'était extraordinairement vaste. Le sommet pointait largement au-dessus de l'altitude du ballon : un immense Everest au milieu de l'eau.

Un volcan ? La pyramide ? L'objet, qui dominait les nuages d'une hauteur de quelques neuf-cent pixels, semblait symétrique ; ni carré ni triangulaire ou cylindrique, mais plutôt comme une plume que le vent courberait légèrement. Karine recopia le gros plan sur un nouveau fichier, et le passa en niveaux de gris. Un peu de contraste fit ressortir une nervure axiale très brillante, mais les côtés restèrent indéfinissables, cotonneux. C'était loin, tout près de l'horizon, peut-être même derrière.

Les vues suivantes n'apportèrent rien de neuf. Par contre, les clichés pris au fond de la lagune attirèrent tout le monde. Du moins jusqu'à ce que l'on découvrît la nature de ces formes tourmentées qui tapissaient le sol, et de ce qui y rampait. Après quoi chacun n'eut plus trop envie de continuer à regarder ces trucs, et, l'appétit coupé, l'on partit plutôt chercher à boire.

Comme j'étais le portier, je fus obligé d'accompagner Primo jusqu'à notre sas où patientaient diverses bouteilles assez fortes ; nous ne fûmes jamais aussi furtifs sur la plate-forme que ce soir-là. Quand nous revînmes, tout le monde fumait, de retour malgré tout devant l'écran. Arturo se pencha vers moi : « vous devriez vous abstenir de plonger quoi que ce soit dans cette eau. Et heureusement que les stèles ne sont pas ancrées au fond ; vous imaginez, sinon ? Regardez-moi ça ! »

On nous fit de la place. Je me penchai vers l'image ; j'y vis de nouvelles horreurs, bien pires que les précédentes

« On dirait des vertébrés, mais ils ont... huit membres ?

— Les articulations sont beaucoup plus nombreuses que sur Terre !

— Pas tant que ça, en fait. Regarde bien : de l'épaule aux... aux quoi, d'ailleurs ? C'est des griffes ? des tubes ? des doigts ?

— On s'en fout ! On n'a qu'à dire des doigts. On dit des doigts ?

— D'accord. Bon, je compte un, deux, et trois segments ; là il y a le coude numéro 2, ici c'est l'équivalent du poignet ou de la cheville, et au bout, les...

— Les trucs-machins en forme de doigts tubés.

— Pas des arthropodes, en tout cas. C'est gros ?

— La visibilité a été mesurée à la base des stèles ; il y a une altération notable à partir de six mètres. Plus bas, c'est peut-être un poil moins trouble ; disons dix mètres pour en bas... Celui qui est devant nous, du coup...

— Quatre, cinq mètres d'envergure.

— Heureusement qu'ils ont l'air aveugles ; ils n'ont pas réagi au flash. Sinon bonjour la prise au bout du fil ! Vous auriez tiré ?

— Pour remonter la caméra ? »

Le groupe nomma ces êtres des Vitruviens, en référence au dessin bien connu d'un homme à quatre bras et quatre jambes. De plus, leur excroissance céphalique rappelait un masque grec de tragédie ; on restait dans l'ambiance antique. Vitruviens, ça leur allait bien. Après quelques tequilas, on appela cet endroit la planète Vitruve. À l'écran, des monstres grimaçaient, couleur d'os.

Sur les images, le fond était parsemé des becs de ces fichus calamars dont on avait eu un aperçu, la nuit de Fontainebleau ; de bons gros becs recouverts de mousse marronnasse. Entre ces restes, dessous, dessus, les Vitruviens grimaçants, grotesques et fameusement bourrés d'énergie, bondissaient. Il y

avait aussi beaucoup de petits crustacés nageurs, et une longue algue en ruban, solitaire, recouverte de granulés blancs. Sans oublier ce qui semblait être la membrure d'un vieux navire en bois, en limite du brouillard, mais qui n'était sûrement qu'un grand cadavre de quelque chose de pas encore rencontré. Peut-être une de ces bêtes qui s'étaient battues dans la brume, à la saison chaude ?

« C'est vivant, comme coin.
— Paré pour ouvrir la porte noire ? Je rigole...
— Ceci dit, on ne trouvera pas de meilleur moment. Le monde est en panne, personne n'a rien à faire, notre absence ne sera même pas remarquée...
— Euh, Lucas, il y a des gens qui ne sont pas encore vraiment prêts, tu sais.
— Par exemple Hector, dit Primo. Il a de la famille. Il ne viendra pas. Et moi... Enfin... Il faudrait qu'on en discute vraiment, quoi. Les portes à sens unique, c'est pas trop mon truc, vois-tu.
— Et, Lucas, me dit Karine, Hector a demandé de ne rien faire sans armes.
— Moi, le coup des armes, je trouve que ça cadre mal. Mais bon, il m'a parlé d'un type, un chasseur, du genre discret, réglo, qui vit près du Louvre.
— Près du Louvre ? C'est quoi, son nom ?
— Niko le Gall... »
Karine bondit. « Niko ? Mais je le connais ! Je ne connais que lui ! »

CC BY NC ND